sence de ses serviteurs fidèles, attendris tout à la fois, et du souvenir de ses bienfaits, et de sa tendre et courageuse piété. Si le ministre de la religion, dépositaire des secrets de sa conscience, l'exhorte à pardonner à ses ennemis, à l'exemple de Jésus-Christ sur la croix. *Ah!* répond le Prince, du ton le plus animé, *si Dieu me pardonne comme je leur pardonne, je suis bien sûr d'être avec lui :* paroles qui nous ont été transmises par celui-là même qui les avait recueillies de sa bouche. Son heure dernière est donc arrivée; la mort a marqué sa victime, et couvre de ses ombres ce front qui rayonna si souvent de l'éclat de la victoire. Mais si elle peut tout sur son corps, elle ne peut rien sur son âme; libre jusque dans les bras de la mort, il s'entretient avec son Dieu. Tantôt il lui dit, avec le Roi pénitent : *Ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, secundùm magnam misericordiam tuam;* et l'on remarque qu'il appuie avec plus de force sur le mot *magnam :* tantôt il lui adresse ces paroles consolantes : *Seigneur, j'ai mis mon espérance en vous, et je ne serai pas confondu.* Chrétiens, qui de nous oserait dédaigner ces détails, après que le grand Bossuet en a recueilli de tout semblables du grand Condé? Enfin il touchait à son dernier soupir, lorsqu'on l'entend prononcer ces premières paroles du symbole des chrétiens : *Credo in Deum Patrem.* A ce dernier mot sa voix s'éteint; bientôt après il expire, et ce que son âme ne faisait que croire ici bas, elle va le contempler à découvert dans le sein de cette lumière immortelle que le symbole même promet à nos désirs, quand il nous fait dire : Je crois la vie éternelle, *Credo vitam æternam.*

Le Prince de Condé n'est plus; mais il laisse un fils héritier de son âme comme de son nom; mais elle vit au milieu de nous cette vierge héroïque issue de son sang, qui, dans la solitude, se dévoue comme une victime pour le salut de la patrie; mais du moins sa dépouille mortelle ne reposera pas sur une terre étrangère. Lorsqu'il l'habitait encore, incertain de sa destinée, il avait exprimé, dans son testament, le désir d'être inhumé simplement au milieu des Français que leur attachement à la même cause avait jetés dans les mêmes infortunes. Noble et touchante pensée! Mais la plus honorable des sépultures lui était réservée, celle même de nos rois. Enfin il nous reste de lui quelque chose de plus précieux encore que sa cendre, je veux dire ses exemples et ses leçons. Il faut bien qu'en terminant son éloge je rappelle dans toute leur simplicité ces paroles que j'ai lues dans son testament : *Je recommande mon âme à l'Eternel, aux prières des Français fidèles à leur Dieu et à leur roi.* Grand Prince, j'aime à répéter devant cette assemblée une demande si chrétienne et si française, parce qu'il n'y a ici que des chrétiens et des Français.

Eh! qui de nous, en effet, Messieurs, voudrait perpétuer les dissensions et les haines, prêter encore l'oreille à ces doctrines d'anarchie et d'impiété qui ne pourraient qu'amener des calamités nouvelles? Ne serait-il pas temps enfin de bien comprendre qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais pour aucun peuple de liberté sans lois, ni de lois sans morale, ni de morale sans religion? Tout peuple qui méconnaîtrait ces vérités premières serait d'autant plus aveugle qu'il se croirait plus éclairé; il serait dans l'ignorance la plus profonde, la plus honteuse du cœur humain, de ses premiers besoins comme de ses premiers devoirs. Une bouche royale nous l'a dit, qu'il ne fallait désespérer de rien avec des Français; mais sachons bien aussi qu'il n'y aurait rien à espérer pour nous hors de ces principes sacrés qui seuls peuvent conserver, comme seuls ils ont fondé, sans exception, toutes les sociétés humaines. Le chêne antique de la monarchie, dont les rameaux ont ombragé le berceau de la plupart d'entre nous, avait lutté durant quatorze siècles contre les vents

BIBLIOTECA CENTRAL

et les orages. Enfin il fut abattu sous les coups de la plus violente tempête qui jamais ait agité le monde; mais ses racines étaient demeurées cachées et vivantes sous ses débris; et voilà que, nourri d'une sève nouvelle, il peut s'élever et croître encore sous les yeux de l'Europe, plein de vigueur et de majesté. Nos destinées sont, pour ainsi dire, dans nos mains; il ne s'agit, pour le salut commun, que de nous rallier tous sincèrement autour de ces autels qu'ont encensés nos pères, comme aussi autour de ce trône qu'ils environnaient de leur amour et de leur fidélité.

Depuis plus de huit siècles, Messieurs, la France est gouvernée par des monarques issus du même sang. Connaissez-vous sur la terre une race meilleure, une plus longue suite de rois pieux, vaillants et bons, plus faits pour occuper un trône, et plus dignes de commander aux hommes? La France, je le sais, a eu quelques méchants princes; elle a eu ses jours de décadence comme de gloire, d'infortune comme de prospérité; telle est la commune destinée de tous les peuples de la terre. Mais où trouver en Europe une nation qui ait été pendant huit cents ans plus heureusement et plus glorieusement gouvernée que la nôtre par des princes d'une même dynastie?

Faut-il rappeler ici et ce Louis VI, nouveau fondateur de la monarchie, et ce Philippe qui mérita et qui a gardé le titre d'Auguste; et ce saint Louis, grand homme de guerre, comme grand législateur, qui sut toujours être roi en chrétien, et chrétien en roi; et ce Charles, dont le surnom atteste encore la haute sagesse; et ce Louis XII, le Père du peuple; et ce François Ier, le Père des lettres; et ce bon, ce grand Henri dont la mémoire sera éternellement populaire; et ce Louis-le-Grand qui a donné son nom au plus beau des siècles; et cet immortel Duc de Bourgogne, qui promettait à la France un règne si beau; et ce Dauphin, plus rapproché de nous, qui joignait tant de lumières à tant de vertus; et ce monarque aussi bon

qu'infortuné, dont je n'ose ici prononcer le nom, dont le souvenir nous accable, dont le cœur ne sut qu'aimer et pardonner, et qui, aujourd'hui, est un des anges tutélaires de la France, après avoir été victime de son amour pour elle? Messieurs, je crois voir ces longues générations de rois se lever de leurs sépulcres, nous apparaître dans ce temple, toutes rayonnantes de gloire et de majesté, et présenter elles-mêmes au peuple français l'héritier de leur trône et de leur puissance. Oui, c'est de leurs royales mains que nous avons reçu notre monarque avec les princes de son auguste maison. Qu'il vive, qu'il règne, qu'il trouve en nous les sentiments que ses prédécesseurs trouvèrent toujours dans nos pères, toutes les fois qu'ils ne furent pas égarés par les fureurs des partis.

Guerriers valeureux, vous dont les uns, blanchis dans les camps, se sont illustrés par de hauts faits; dont les autres, trop jeunes encore pour avoir couru les mêmes hasards, brûlent de la même ardeur, défenseurs armés du trône et de la France; et vous aussi, Français de tous les rangs, nous tous, éclairés par la même expérience, soyons animés des mêmes sentiments. Le moment est venu de renouer pour jamais l'antique alliance de l'autel et du trône, de reconnaître hautement que les deux ancres de salut pour la France sont la religion et la légitimité. Fixons tous ensemble nos regards sur ce cercueil. Là repose le héros de la fidélité. C'est sur sa tombe qu'il faut abjurer nos erreurs et nos écarts, et protester plus que jamais de notre inviolable dévouement à la foi, comme aux enfants de saint Louis. Ainsi, nous marcherons sur les traces du Prince, objet de nos regrets et de notre vénération. Ainsi, chrétiens et Français, nous vivrons, nous mourrons fidèles à Dieu, au roi, à la patrie.

BIBLIOTECA CENTRAL